



**HAL**  
open science

# Comment on fonde une science nouvelle. De l'usage de la polémique dans l'affirmation de la psychanalyse

Jean-François Laplénie

► **To cite this version:**

Jean-François Laplénie. Comment on fonde une science nouvelle. De l'usage de la polémique dans l'affirmation de la psychanalyse. Valérie Robert. Intellectuels et polémiques dans l'espace germanophone, Presses Sorbonne Nouvelle, pp.187-198, 2003, Intellectuels et polémiques dans l'espace germanophone, 978-2-87854-803-7. hal-02889589

**HAL Id: hal-02889589**

**<https://hal.sorbonne-universite.fr/hal-02889589>**

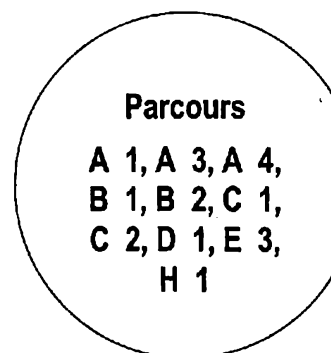
Submitted on 24 Aug 2020

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## Comment on fonde une science nouvelle

### De l'usage de la polémique dans l'affirmation de la psychanalyse



« Je sais fulminer et vitupérer aussi bien qu'un autre, mais je ne m'entends pas à donner une forme littéraire à l'expression [de mes] affects ; aussi préféré-je m'en abstenir complètement. »<sup>1</sup>

Ainsi Sigmund Freud commente-t-il, dans sa *Contribution à l'histoire du mouvement psychanalytique* (1914), son silence face aux attaques venues de la psychiatrie institutionnelle. Cette protestation de vertu polémique, teintée d'auto-ironie et d'une certaine modestie, consolide l'image « héroïque »<sup>2</sup> du fondateur dans ce long article qui retrace les premiers combats pour l'affirmation de la psychanalyse. Face aux épreuves, à l'hostilité de ses pairs, aux résistances de tous ordres, Freud ne se serait donc jamais départi de sa réserve de savant.

Freud, fidèle à la légende qu'il est en train de se constituer et qui sera reprise par son premier grand biographe, Ernest Jones, se montre comme celui qui, par son travail prométhéen sur lui-même, a surmonté ses complexes, réussissant par là le « renoncement pulsionnel »<sup>3</sup> qu'il décrira en 1930 dans *Le Malaise dans la culture*. De fait, Freud lui-même n'a presque jamais pris les armes contre ses adversaires les plus farouches issus de la psychiatrie institutionnelle. Tout au plus laisse-t-il Carl Gustav Jung le défendre au congrès de psychiatrie d'Amsterdam en septembre 1907, tout en l'avertissant à plusieurs reprises de la vanité, voire du danger d'une telle entreprise.<sup>4</sup>

---

<sup>1</sup> Sigmund FREUD, « Zur Geschichte der psychoanalytischen Bewegung », in : *Gesammelte Werke* [=GW], Londres, 1946, Imago Publishing, vol. X p. 80 – tous les titres et citations sont traduits par nous.

<sup>2</sup> Frank J. SULLOWAY, *Freud, biologiste de l'esprit*, trad. J. Lelaidier, Paris, 1981, Fayard, pp. 470-473.

<sup>3</sup> cf. notamment FREUD « Das Unbehagen in der Kultur », *GW* XIV pp. 486 sq.

<sup>4</sup> De fait, il n'est pas rare de voir Freud, « autant que le [lui] permet[tait] [son] influence » (*GW* X p. 79), empêcher ses disciples les plus belliqueux – Stekel, Wittels – de prendre la plume pour défendre « la cause ». Ainsi en 1910 : « Du côté de la *Fackel*, la [psychanalyse]

Qu'on ne s'y trompe pourtant pas. La présence sous la plume de Freud de ce topos de l'indifférence à la polémique en serait un indice suffisant : la *Contribution à l'histoire du mouvement psychanalytique* n'est que dans sa moindre part un texte historique qui tire un bilan du passé ; il s'agit surtout d'un texte apologétique et polémique. Serait-on là encore devant un de ces cas d'hypocrisie si courants dans les querelles scientifiques, où la dénégation de l'intention agressive amène et introduit de façon sûre l'attitude agressive ? Ce n'est que partiellement le cas. De fait, le texte de 1914 renonce à « écrire l'histoire des résistances »<sup>5</sup> de la psychiatrie institutionnelle (ceux qu'il appelle les « adversaires de l'extérieur »<sup>6</sup>), mais consacre un chapitre entier aux défections d'« anciens disciples, ou voulant encore porter ce nom »<sup>7</sup> : les Viennois Alfred Adler et Wilhelm Stekel d'une part, et Carl Gustav Jung de l'autre. Le réseau d'attaques et de contre-attaques forme une véritable polémique qui sévit dans les années 1911-14 et dont les effets se feront sentir jusqu'à la décennie 1920, avec des conséquences sur la forme institutionnelle du mouvement freudien et sur l'élaboration même de certains concepts. On a souvent analysé – et Freud lui-même y incite – ce conflit en termes psychologiques.<sup>8</sup> La présente contribution se propose de développer l'hypothèse suivante : les différents conflits qui marquent le début de la psychanalyse, bien que déterminés par des motifs personnels et psychologiques, relèvent aussi du processus d'affirmation d'une science nouvelle ; ces histoires d'amitiés brisées sont en même temps les étapes essentielles sur le chemin de la construction institutionnelle, suprapersonnelle, de l'une des disciplines majeures du XX<sup>e</sup> siècle : la polémique est ici au confluent du personnel et du collectif. Nous tenterons de le montrer dans le cas Fließ, et surtout dans le conflit qui oppose Freud à Jung de 1912 à 1914.

---

est menacée d'une méchante attaque à cause de la conférence de Wittels sur la "*Fackel-neurose*". Vous connaissez la vanité et la grossièreté démesurée de cet animal talentueux de K. K. J'ai donné la consigne de s'abstenir absolument de toute réaction; bien sûr nous nous en remettons, mais la popularité que procure la *Fackel* est presque toujours aussi désagréable quand elle est négative que quand elle est positive », lettre de Freud à Ferenczi, 13.2.1910, in : Sigmund FREUD / Sandor FERENCZI, *Briefwechsel*, Wien/Köln/Weimar, 1993, Böhlau, Vol. I/1, p. 213.

<sup>5</sup> *GW* X p. 79.

<sup>6</sup> *GW* X p. 92.

<sup>7</sup> *Ibid.*

<sup>8</sup> Cf. notamment Kurt R. EISSLER, *Psychologische Aspekte des Briefwechsels zwischen Freud und Jung*, Stuttgart/Bad Cannstatt, 1982, frommann-holzboog ; Ludger M. HERMANN (Hrsg.), *Spaltungen in der Geschichte der Psychoanalyse*, Tübingen, 1995, edition diskord ; Linda DONN, *Freud et Jung, De l'amitié à la rupture*, trad. Pierre-Emmanuel Dautzat, Paris, 1995, PUF, coll. « Histoire de la psychanalyse ».

## Le conflit avec Fließ : une répétition générale ?

Dans la période des controverses de 1911-1914, la correspondance de Freud est littéralement hantée par un nom, celui de Wilhelm Fließ, mais pour une affaire vieille de cinq ans et qui, semble-t-il, n'a rien à voir avec elles. Une polémique peut en cacher une autre : c'est que Fließ est lui-même à l'origine d'une controverse où fut impliqué Freud. Cette affaire, dite du double plagiat, est déclenchée dans les premiers jours de l'année 1906. Elle est l'aboutissement et le point final de l'amitié de quinze ans qui unit Freud à l'oto-rhino-laryngologiste berlinois Wilhelm Fließ, échange extrêmement intense et fructueux d'idées d'où naissent la biologie fliessienne et la psychanalyse.

L'affaire du double plagiat éclate pourtant deux ans après la fin de cette amitié, en 1904, et ce n'est pas Freud que Fließ accuse de plagiat en 1906, mais bien Otto Weininger et son ami Hermann Swoboda. Dans *Sexe et caractère* qu'il publie en 1903, peu avant son suicide, le premier part du postulat psycho-biologique de la bisexualité humaine ; le second, dans un ouvrage de 1904<sup>9</sup>, reprend l'idée de la périodicité des phénomènes physiologiques et psychologiques sur la double base des 28 et 23 jours – deux thèses que Fließ compte exposer dans son livre de 1906, *Der Ablauf des Lebens (Le Déroulement de la vie)*. Lorsque Fließ rapproche les deux publications, ainsi que leurs auteurs, il se lance dans une grande opération de collecte de preuves pour la défense de son double droit de priorité. La figure de Freud apparaît au cours de cette enquête : en effet, c'est lui qui est censé avoir parlé des deux concepts à Swoboda, en cure avec lui aux environs de 1900. Dans sa réponse à la lettre que lui envoie Fließ, Freud reconnaît bien volontiers ses torts, prend ses distances vis-à-vis de Swoboda et semble se ranger aux arguments de son ancien ami.<sup>10</sup> Mais cette lettre elle-même sera utilisée contre lui dans la polémique publique que lance Fließ en janvier 1906.<sup>11</sup> En six mois, la polémique a enflé très vite, quittant presque aussitôt la sphère médicale pour s'étaler dans la presse, grâce aux appuis des deux adversaires et surtout à la notoriété que valut à Weininger son suicide en

---

<sup>9</sup> Hermann SWOBODA, *Die Perioden des menschlichen Organismus in ihrer psychologischen und biologischen Bedeutung*, Wiens, 1904, Deuticke.

<sup>10</sup> Entre le 20 et le 27 juillet, Freud et Fließ échangent quatre lettres, où Freud se montre particulièrement coopératif ; il qualifie Weininger de « cambrioleur avec une clef trouvée » (lettre à Fließ, 23.7.1904), mais réfute l'idée d'une complicité volontaire dans le « vol d'idées », cf. Sigmund FREUD, *Briefe an Wilhelm Fließ, 1887-1904*, ungekürzte Ausgabe, Frankfurt/Main, 1986, Fischer, p. 508.

<sup>11</sup> On trouvera un exposé précis de cette polémique dans : Erik PORGE, *Vol d'idées ? Wilhelm Fliess, son plagiat et Freud*, suivi de *Pour ma propre cause* de Wilhelm Fliess, Paris, 1994, Denoël, coll. « L'espace analytique ».

1903. Les journaux vont même jusqu'à solliciter commentaires et réactions, alimentant ainsi un conflit qui ne s'éteindra qu'au bout d'un an.

À l'origine, cet échange de textes relève donc de deux catégories juridiques clairement définies, celle de la querelle de priorité scientifique, et celle du plagiat ; la démarche d'accusation et de réplique, très codifiée, s'appuie sur le relevé des indices de la priorité de la découverte. Mais l'affaire qui nous occupe est loin d'être banale : en effet, des deux adversaires que s'est choisis Fließ, l'un est mort depuis trois ans, l'autre dispose certes d'appuis dans la presse généraliste<sup>12</sup> mais est largement disqualifié dans le monde médical. En outre, l'argumentaire est bien maigre. Dès lors, pourquoi l'affaire a-t-elle un retentissement si grand ? C'est qu'on y a vu, à raison, un affrontement entre Fließ et Freud<sup>13</sup>. L'indice le plus flagrant en est la présence extrêmement frappante de l'argumentation privée dans l'échange de textes. Pfennig puis Fließ se permettent même de publier sans son accord des lettres privées de Freud à Fließ, comme preuve irréfutable de la culpabilité de Swoboda et de la complicité active ou tout au moins de la négligence coupable de Freud. Surtout, les textes des deux côtés quittent très rapidement la piste de l'argumentation objective pour engager des attaques *ad hominem*. Le dernier pamphlet de Fließ, notamment, n'hésite pas à accuser directement Freud d'avoir organisé le plagiat par malveillance et par envie.

Il faut donc voir derrière l'accusation contre Swoboda une « polémique emboîtée » dirigée contre Freud. Nous sommes en effet dans un contexte de concurrence entre deux théories d'explication globale de l'être humain. Pour Fließ, qui a repoussé jusqu'à 1906 la publication de son *opus magnum*, il est important de fixer publiquement laquelle a le primat sur l'autre ; il utilise pour cela une des formes acceptées dans le champ scientifique : la querelle de priorité. Mais Freud, en ne répondant jamais directement aux attaques, les déclare non pas fausses, mais non pertinentes ; la querelle est elle-même nulle et non avenue. Mon hypothèse est que Freud se situe dans une autre logique que celle de la reconnaissance par ses pairs, et évite ainsi de

---

<sup>12</sup> À Vienne, la *Österreichische Rundschau* publie régulièrement ses articles, notamment un compte-rendu, à l'objectivité douteuse, de toute l'affaire du double plagiat (*Österr. Rundschau*, 7.1907, pp. 212-213). Pendant l'année 1906, Swoboda recherche aussi le soutien de Karl Kraus (lettres du 16 mars et du 18 novembre 1906, Karl Kraus-Archiv, Stadt- und Landesbibliothek Wien).

<sup>13</sup> Freud lui-même ne s'y est pas trompé en cherchant dès le mois de janvier appui du côté de Karl Kraus (lettre à Kraus du 12 janvier 1906, in : Sigmund FREUD, *Briefe 1873-1939*, 2., erweiterte Auflage, Frankfurt/Main, 1960, Fischer, pp. 265-266) et de Magnus Hirschfeld, et en laissant Wilhelm Stekel le défendre dans le *Berliner Tageblatt*, 5.2.1906. Cf. aussi le compte-rendu très favorable à Freud dans *Die Fackel* n°210 du 31.10.1906, pp. 26-27.

descendre dans l'arène contre Fließ.<sup>14</sup> En laissant ce dernier sans adversaire digne de ce nom, il lui ôte du même coup la possibilité d'affirmer sa théorie biologique contre son « anti-discipline »<sup>15</sup>. Pour Freud, il s'agit d'éviter le plus possible tout contact avec Fließ, afin de « conserver [son] indépendance »<sup>16</sup> vis-à-vis de lui, comme il l'écrira au moment de la querelle contre Jung.

Si Freud sort largement vainqueur de la confrontation, la polémique l'incita probablement à accélérer le processus de constitution d'une école autour de lui, ne serait-ce que pour parer les coups. La *Société psychologique du mercredi* adopte ses statuts dès 1906. Finalement, après la rencontre de Salzbourg en 1908 est créé un organe de publication, le *Jahrbuch für psychoanalytische und psychopathologische Forschungen* (1909), bientôt suivi du *Zentralblatt für Psychoanalyse* (1911). L'officialisation du mouvement est quasiment achevée au moment où éclatent les polémiques contre Alfred Adler et Carl Gustav Jung.

### Comment se débarrasser d'un fantôme : les polémiques des années 1911-1914

Fin 1910, Freud pensait avoir « dépassé »<sup>17</sup> l'épisode Fließ ; or les conflits qui vont opposer Freud à deux de ses collaborateurs les plus proches<sup>18</sup> font ressurgir ce fantôme qui revient hanter la correspondance de Freud.<sup>19</sup> À tel point qu'il faut se demander si l'on n'a pas affaire à la repro-

---

<sup>14</sup> À cette époque de « *splendid isolation* », « aucune "priorité" douteuse n'était à défendre », écrit-il en 1914 (*GW* x p.60).

<sup>15</sup> J'emprunte ce concept à Frank J. SULLOWAY (*op. cit.* pp. 407-409). Celui-ci explique qu'une nouvelle discipline scientifique doit se construire par opposition à une discipline proche ; dans cette théorie, la biologie fließienne et la psychanalyse freudienne sont l'anti-discipline l'une de l'autre.

<sup>16</sup> Lettre de Freud à Karl Abraham du 6.4.1914, in : Sigmund FREUD / Karl ABRAHAM, *Briefe 1907-1926*, Frankfurt/Main, 1965, Fischer, p. 167. Frank J. SULLOWAY, *op. cit.* p. 409, commente ainsi la position de Freud : « Ce que Freud craignait manifestement, en particulier pendant les années où son mouvement se constituait, c'était l'éventuelle subordination de la psychanalyse à la biologie sexuelle de Fließ [c'est-à-dire à son anti-discipline] ».

<sup>17</sup> C'est du moins ce qu'il écrit à Ferenczi, lettre du 16.12.1910, FREUD / FERENCZI, *Briefwechsel*, *op. cit.*, Vol. I/1, p. 339.

<sup>18</sup> Adler est un freudien de la première heure (dès 1902), même si son opposition théorique s'accroît depuis 1907. Jung, compagnon de plus fraîche date (1906), est le collaborateur le plus proche de Freud, son dauphin et successeur désigné.

<sup>19</sup> Fließ apparaît alors, dans le langage interne du cercle freudien, comme le symbole de la trahison de l'ami, et le type même du paranoïaque. Sulloway explique également cette réapparition de Fließ sous la plume de Freud par la peur de celui-ci de voir la psychanalyse attirée par les paradigmes biologiques, et notamment la doctrine fließienne, dont il trouve des traces chez Jung et Adler.

duction d'un même type de querelle. Adler n'est-il pas « un petit Fließ *redivivus*, tout aussi paranoïaque »<sup>20</sup> ?

Nous tenterons de suivre cette piste dans l'exemple de Jung. De fait, le parallélisme entre les deux amitiés passionnées est frappant,<sup>21</sup> mais le déroulement de la polémique est opposé : il s'agira ici de comprendre en quoi le processus d'institutionnalisation a changé la position respective des deux adversaires et a amené Freud à s'impliquer lui-même dans le conflit. La querelle entre les deux hommes fonctionne en trois grandes phases, comme du reste dans les cas Fließ et Adler : une première étape de conflit larvé prépare la polémique proprement dite, qui consiste en un échange de textes à visée agressive ; une fois le centre du conflit passé, on trouve une *coda*, dernière attaque qui permet à Freud, dans des textes qui n'attendent pas de réponse, d'avoir « le dernier mot », puisque c'est bien de cela qu'il s'agit dans ce type de conflit.

Comme la querelle avec Fließ, celle-ci commence donc dans le privé. Aux premiers signes de tension, clairement perceptibles dans la correspondance, on trouve sous la plume de Freud de plus en plus de diagnostics sauvages sur Jung et surtout sur Adler. Dans la correspondance entre Freud et Jung, la violence des attaques culmine en décembre 1912, chacun renvoyant l'autre à « sa propre névrose »<sup>22</sup>, et amène à « interrompre [entre eux] les relations personnelles » en janvier 1913<sup>23</sup>.

En été 1912, le conflit était devenu public par deux textes : la deuxième partie des *Métamorphoses et symboles de la libido*, parue en été 1912 dans le *Jahrbuch*, et une série de conférences prononcées par Jung à la Fordham University de New York en septembre et publiée dans le *Jahrbuch* sous le titre *Essai de présentation de la théorie psychanalytique*<sup>24</sup>. Dans les deux cas, sans prendre l'avis de Freud ni même le prévenir, Jung évoque son « attitude réservée vis-à-vis de l'ubiquité de la sexualité » et la « nécessité de fonder un nouveau concept de libido, qui rende compte uniquement d'une

<sup>20</sup> Lettre à Ferenczi du 16.12.1910, *loc. cit.* Freud poursuit : « Son satellite, Stekel, s'appelle au moins Wilhelm » – signe d'une certaine honnêteté ! Même au plus dur de la crise, Freud ne se départit pas de son auto-ironie.

<sup>21</sup> Encore une fois, Freud est conscient de cette analogie, comme l'indiquent les mises en garde qui ponctuent la correspondance dès 1907 ; l'expérience acquise avec Fließ explique sans doute au moins en partie le déroulement différent des deux polémiques.

<sup>22</sup> L'expression est dans une lettre de Freud à Putnam (août 1912) et, textuellement, dans plusieurs lettres entre Jung et Freud en décembre 1912.

<sup>23</sup> Lettre de Jung à Freud, 6.1.1913, in : Sigmund FREUD / C.G. JUNG, *Briefwechsel*, Frankfurt/Main, 1974, Fischer, p. 600.

<sup>24</sup> C. G. JUNG, « Versuch einer Darstellung der psychoanalytischen Theorie », *Gesammelte Werke*, Olten/Freiburg i. Br., 1971-1994, Walter-Verlag, vol. 4, pp. 107-255.

conception énergétique »<sup>25</sup>. Cette critique, que Jung nomme « modeste et mesurée »<sup>26</sup>, présente le concept freudien de libido « énergie sexuelle » comme étroit, faux dans un certain nombre de cas, et se propose de le redéfinir de façon large comme une « énergie psychique » dont la libido au sens sexuel ne serait qu'un des aspects.

Freud ressent ces deux textes comme une trahison à plusieurs niveaux : celle d'un ami qui ne lui demande pas conseil avant une si importante discussion ; celle d'un scientifique qui, lui semble-t-il, édulcore, pour qu'elle passe mieux, une théorie trop difficilement acceptable ; celle de son successeur qui devait reprendre le flambeau de la cause et dénature le point central de sa théorie. C'est sans doute ce dernier point qui l'incite à répliquer dès octobre 1912, organisant un véritable « plan de guerre » :

« J'ai l'intention de passer à la contre-attaque. Je n'ai certes jamais voulu me dérober à la discussion interne, et comme Jung va se servir sans vergogne du *Jahrbuch* pour se faire entendre, j'ai l'intention de prendre le *Zentralblatt* comme tribune. [...] Je veux dorénavant inspirer moi-même ces critiques, mais je ne peux les écrire personnellement, et je vais me trouver ici des gens prêts à signer mes idées [...]. Il ne doit y avoir aucun doute que c'est bien moi qui suis là-derrrière. Mais je compte sur vous pour être l'état-major dans cette offensive interne. Vous, je n'ai pas besoin de vous inspirer, je demande donc directement si vous voulez participer à ces comptes-rendus critiques du *Jahrbuch*. Si oui, je verrai à ce qu'on vous réserve la *pars leonina*. »<sup>27</sup>

En réalité, ce n'est pas le *Zentralblatt* (contrôlé par Stekel) mais la *Internationale Zeitschrift für ärztliche Psychoanalyse*, nouvellement créée, qui servira de tribune freudienne dans cette bataille. Dans la première livraison de la nouvelle revue paraît le premier article de la série annoncée, la critique de Ferenczi de *Métamorphoses et symboles de la libido*, qui vient de paraître en revue et en livre chez Deuticke. Puis suivent, en 1913 et 1914, dans la *Internationale Zeitschrift* et jusque dans le *Zentralblatt*, des comptes-rendus d'Abraham, Furtmüller, Jones, Eitigon<sup>28</sup>. La tonalité des différentes contributions est similaire : on y reproche à Jung d'avoir déclenché une « polémique » pour ses intérêts personnels ; de céder aux sirènes de la biologie, de la morale bourgeoise et surtout de la spéculation théorique qui

---

<sup>25</sup> *Ibid.* pp. 147 et 144.

<sup>26</sup> « Préface à la première édition », *Ibid.* p. 110. Jung désamorce quelque peu dans la préface la charge polémique de son texte, protestant (avant même de connaître la réaction de Freud) qu'il ne faudrait pas y voir un « schisme ».

<sup>27</sup> Lettre à Ferenczi, 2.10.1912, FREUD / FERENCZI, *Briefwechsel, op. cit.*, Vol. I/2, p. 129 ; cf. aussi la lettre à Ferenczi du 17.10.1912, *ibid.*, p. 131, et celle à Abraham du 3.11.1912, in : FREUD / ABRAHAM, *Briefe, op. cit.*, p. 127.

<sup>28</sup> Cf. entre autres *Int. Zeitschrift* 1.1913, pp. 381-403 et 2.1914, pp. 72-87 ; *Zentralblatt* 3.1913, pp. 189-201.



rabaisse son travail de la « science inductive » à la « systématisation philosophique »<sup>29</sup>.

En même temps que se constitue, en 1913, le fameux « comité secret » destiné à coordonner la défense de la cause, Freud travaille – chose exceptionnelle – à plusieurs réponses aux textes de Jung. Mais de la même façon qu'il avait esquivé l'empoignade directe avec Fließ, il utilise ici aussi un moyen détourné. Il ne publie pas une, mais plusieurs réponses, dont aucune n'est directement mise en rapport avec Adler ni Jung. Pour deux d'entre elles, il profite de la refondation du *Jahrbuch für Psychoanalyse* en 1914, qu'il destine explicitement à dresser le bilan des dix années qui viennent de s'écouler. Il y donne *Pour introduire le narcissisme* et la *Contribution à l'histoire du mouvement psychanalytique*. Les notes de l'analyse de l'Homme aux loups (*Eléments de l'histoire d'une névrose infantile*), prévues pour 1913, ne paraissent qu'avec retard, en 1918<sup>30</sup> dans la *Sammlung kleiner Schriften zur Neurosenlehre*. Les trois textes ont une visée largement apologétique et théorique, mais Freud, du moins *privatim*, n'en nie pas l'intention polémique :

« Accuser et dénoncer, démasquer et redresser, ce n'est pas là une tâche agréable. [...] La vie veut qu'on soit contraint à faire ce qu'on déteste le plus. Je n'ai réussi à me résoudre à ce devoir impérieux qu'en écrivant en quelque sorte pour moi-même, [et] en m'abstrayant le plus possible d'un tribunal dont je devais obtenir la faveur. C'est ainsi que j'ai intentionnellement prodigué des grossièretés à chacun [...]. Naturellement, je sais que les contradicteurs, les bavards et les interprètes tendancieux remplissent également une mission importante : ils accommodent une matière par ailleurs difficilement assimilable, au système digestif de la masse, mais ce ne sont pas là choses à dire tout haut. Je ne les soutiens dans l'accomplissement de cette mission qu'en les maudissant pour les souillures subies par cet objet si pur [...] »<sup>31</sup>

La polémique est donc un pis-aller, mais de ceux dont aucune science nouvelle, et difficilement assimilable et acceptable comme l'est la psychanalyse, ne saurait se passer, parce qu'elle rend publique, reformule, mais aussi oblige à quitter un instant des yeux la voie tracée de la recherche pure pour se consacrer à un travail de bilan finalement profitable.

Les trois textes de 1914 et 1918 sont complémentaires. L'un est un essai de précision des concepts qui, tout en introduisant la problématique du

<sup>29</sup> FERENCZI in *Int. Zeitschrift* 1.1913, p. 403.

<sup>30</sup> Une note liminaire inscrit cependant explicitement ce texte dans le contexte des années 1913/1914. Le petit livre « complète la polémique [...] par une prise en compte objective du matériel analytique. » (« Aus der Geschichte einer infantilen Neurose », *GW* XII p. 29).

<sup>31</sup> Lettre à Lou Andreas-Salomé, 29.6.1914, in Sigmund FREUD / Lou ANDREAS-SALOMÉ, *Briefwechsel*, 2., überarb. Auflage, Frankfurt/Main, 1980, Fischer, p. 19.

narcissisme, repose et définit le concept de libido, centre de la critique jungienne. L'autre, un tableau historique des progrès de la psychanalyse, éclaire les rapports qui unissent les différents concepts au sein de la discipline. Le troisième est une étude de cas qui exemplifie l'efficacité des concepts ainsi mis en œuvre. Les trois textes, pris dans leur contexte et leur contiguïté temporelle, font système de façon évidente dans une « défense et illustration » de la psychanalyse freudienne.

La continuité de leur organisation rhétorique est également manifeste, par delà même leurs différences formelles. Ainsi la polémique est-elle toujours introduite par des protestations de non-agression : Freud se présente comme inapte à la polémique, convaincu de son inutilité, mais contraint à rectifier l'erreur de ses opposants. La dérogation à la règle de « s'abstenir de la polémique » est justifiée par un argument impérieux : la vérité, la *cause*, tous objets supra-personnels.<sup>32</sup>

Dans le chapitre V de *l'Homme aux loups* (prudemment intitulé « Quelques discussions ») que Freud réserve spécialement à l'examen des questions litigieuses et qu'il place après l'exposé général du cas et des conclusions principales, Freud précise les raisons pour lesquels il intervient : c'est que le danger intérieur, comme toujours, est plus sournois, plus dangereux pour la psychanalyse que la psychiatrie officielle qui n'en accepte pas même les prémisses :

« L'ours polaire et la baleine ne peuvent pas, dit-on, se faire la guerre [...] Il me sera tout aussi impossible de discuter avec ceux qui, travaillant dans le domaine de la psychologie ou de la névrotique, ne reconnaissent pas les présupposés de la psychanalyse. [...] Mais par ailleurs, il s'est développé ces dernières années une opposition émanant d'autres personnes qui, du moins à ce qu'elles présument, se situent sur le terrain de l'analyse, n'en contestent ni la technique ni les résultats et ne font que s'estimer autorisées à déduire du même matériel d'autres conséquences et à le soumettre à d'autres conceptions. »<sup>33</sup>

Cette première étape, commune aux trois textes, fonctionne donc comme une *captatio benevolentiae* qui attribue aux adversaires, nommés par périphrase, la responsabilité de la polémique. « Cependant, la controverse théorique est le plus souvent stérile »<sup>34</sup> – de fait, il s'agit bien moins de discuter que de disqualifier l'adversaire.

---

<sup>32</sup> Cf. par ex. dans « Zur Einführung des Narzißmus » (« Pour introduire le narcissisme »), *GW* x, p. 145.

<sup>33</sup> *GW* XII p. 76.

<sup>34</sup> *Ibid.*

Ensuite, l'attaque proprement dite est menée en trois phases. En premier lieu, Freud rappelle les trois piliers de sa doctrine, qui la justifient en tant que discipline autonome<sup>35</sup> : l'inconscient, la libido, les résistances. Cet exposé liminaire prépare ensuite la deuxième étape du raisonnement : car à chacun de ces piliers « dogmatiques » correspond une « hérésie » particulière : la théorie d'Adler, avant tout psychologie du moi, nie le primat de l'inconscient ; celle de Jung remet en cause l'étiologie sexuelle des névroses et se fonde sur une définition beaucoup plus large de la libido. Le concept de résistance sert, dans le troisième moment de l'exposé, à réintroduire ces deux erreurs (ou « hérésies ») dans le cadre même de l'argumentaire scientifique.<sup>36</sup> Il donne à Freud le pouvoir d'interprétation sur les tentatives de critique et de théorisation de ses adversaires,<sup>37</sup> car il transforme des positions argumentées en symptômes névrotiques destinés à être non pas réfutés, mais soignés.

Bien que dans le même texte, Freud indique que « la psychanalyse ne se prête pas à l'usage polémique », il affirme cependant « ne pas pouvoir l'éviter », à cause du danger que représentent les positions à combattre. Or la psychanalyse de l'adversaire – d'autant plus efficace que celui-ci a été un ami proche et s'est prêté, souvent de bonne grâce, à l'observation – est un élément crucial (bien que jamais avoué) du texte.<sup>38</sup> Il permet d'abaisser l'adversaire de son statut d'interlocuteur scientifique mû par la recherche du vrai, à celui de patient dont le discernement est affecté par des motivations inconscientes. C'est ce que Freud résume en évoquant les « conditions particulières du débat autour de la psychanalyse »<sup>39</sup> : un réseau complexe de motivations qui rendent particulièrement malaisé l'accès à la vérité – mais non pas, comme dans les autres sciences, à cause de la résistance de l'objet, de la matière, de la Nature fermée au regard, mais bien à cause des résistances intérieures de l'observateur – et « il en va de même pour le psychanalyste que pour le malade en analyse »<sup>40</sup>.

La psychanalyse serait donc une science à part. Nous avons vu, à propos de la controverse autour de Fließ, que Freud évitait soigneusement les procédures de vérification communément admises dans le champ scientifique. Ici,

<sup>35</sup> et qui la séparent le plus nettement des autres disciplines proches, psychiatrie bien sûr, mais surtout son « anti-discipline » biologique.

<sup>36</sup> « La résistance à la psychanalyse a pris, comme on le sait, une nouvelle forme dans la phase présente du combat pour la psychanalyse. » (*GW* XII p. 31).

<sup>37</sup> « Certes, je savais bien m'expliquer le comportement de mes adversaires » (*GW* X p. 79).

<sup>38</sup> Cf. Cornelius CASTORIADIS, « La Psychanalyse : projet et élucidation », *Les Carrefours du labyrinthe*, Paris, 1978, Seuil, « Points essais », pp. 81-160 (sur ce point, p. 83).

<sup>39</sup> *GW* X p. 79.

<sup>40</sup> *GW* X p. 92.

il fait un pas de plus. Il coupe radicalement son domaine des autres : son objet – la psyché humaine – influe sur l'observateur et l'induit en erreur. Là où le physicien est arrêté par les limites de ses modèles mathématiques, de ses instruments, ou d'un axiome trop restrictif, le psychanalyste, lui, est arrêté dans l'étude de la psyché par des éléments de sa propre structure psychique (complexes, névroses...) dont il est incapable de se rendre compte seul. Le psychanalyste peut se tromper, au sens propre ; le paradigme de la tromperie remplace de celui de l'erreur.

### Science à part, polémique hors norme

Il nous faut tout d'abord noter le caractère exceptionnel des controverses avec Adler puis avec Jung. Ni l'un ni l'autre ne sont les premiers dont les vues ne correspondent pas à celles du maître ; la discussion est possible dans le cercle freudien, et toute voix discordante n'était pas victime d'une « excommunication ». Mais ce que font Adler et Jung est une remise en cause des notions centrales de l'édifice : les concepts d'inconscient et de libido. Et la sanction qui les atteint, après la controverse, est l'exclusion du cercle des psychanalystes, l'interdiction d'en porter le nom. La différence avec les autres domaines de savoir est flagrante : une science se définit par son domaine de recherches et par ses méthodes ; non par ses axiomes. Einstein, en revoyant les axiomes de la physique classique, n'en est pas moins resté physicien. En revanche, un psychanalyste qui refuse l'acception freudienne de la libido devient indigne de ce nom. Jung ne s'y trompe pas et, dès 1914, ne tente plus de réponse directe, mais annonce sa démission dans un encart à la fin du dernier numéro du *Zentralblatt* (1914), dénonçant la réduction de la psychanalyse à la « doctrine d'un seul », « incompatible avec la recherche libre »<sup>41</sup>.

La structure de la querelle freudienne pourrait dès lors se résumer comme suit : on commence par énoncer la règle qui interdit la polémique, pour aussitôt en justifier une exception, en séparant les ennemis extérieurs (inoffensifs) des ennemis intérieurs (corrupteurs). On identifie l'entorse au dogme dont s'est rendu coupable l'adversaire, et on analyse la motivation de cette déviation, elle-même conforme et prévue dans le dogme : c'est le diagnostic d'une tare morale (recherche du moindre effort face aux difficultés de la recherche), intellectuelle (manque de discernement), et finalement d'une pathologie : dominée par sa névrose, la victime de l'attaque ne peut plus se réclamer de la moindre autorité en matière de psychiatrie, puisqu'elle est passée du côté des médecins à celui des patients.

---

<sup>41</sup> *Zentralblatt* IV, 1914, p. 640.

Est-ce bien à la constitution d'une science qu'on assiste ainsi – ne devrait-on pas parler d'Église ? De fait, les règles implicites qui président aux querelles scientifiques sont niées, une première fois en 1906, une deuxième fois en 1914 sous couvert des « conditions particulières ». Et pourtant, il serait faux de trop filer la métaphore religieuse. Freud reproche souvent à Adler de trop spéculer, sans s'en tenir au présupposé le plus juste et le plus efficace. Nous l'avons vu, spéculer c'est dériver vers la philosophie et quitter le domaine des sciences. Mais cet argument de bonne méthode, efficace en contexte de paix, revient, en contexte polémique, à interdire de théoriser. Il est d'ailleurs frappant que les autres disciples de Freud se risquent aussi peu dans la théorisation, se bornant pour la plupart à publier des études de cas et des ajouts aux théories freudiennes.

Adler et Jung, en outrepassant cet interdit relatif à la théorie, s'attaquent de façon plus ou moins publique aux fondements même de l'édifice freudien, mais conservent l'édifice lui-même (principe des associations, du traitement psychothérapeutique). C'est là la définition stricte d'une hérésie. Le texte de post-polémique, tel que le conçoit Freud, n'est pas en lui-même un texte d'excommunication, puisque celle-ci a déjà eu lieu ; il sert plutôt à proclamer l'hérésie devant un double public, intérieur et extérieur, encore une fois. Au sein de son propre cercle, il montre clairement la sanction encourue : l'exclusion symbolique du mouvement. À l'extérieur, il démontre l'efficacité du système interprétatif entier. Il est tourné, non pas vers un conflit à proprement parler, mais vers l'avenir du mouvement.